

Les écoles philosophiques chinoises : l'école des Lettrés

BOUFFADA Houda: Maître-assistante A

Université 20 aout 1955 de Skikda- Algérie

bouffadahouda@gmail.com

تاريخ الاستلام: 2018/02/07؛ تاريخ القبول للنشر: 2018/12/13

الملخص:

إنّ تطور الحياة في المجتمع الصيني منذ بداية القرن الخامس الميلادي كان العامل الأبرز في ظهور العديد من المدارس الفكرية التي حاولت المساهمة في تاريخ الحضارة الصينية ببلورة كثير من الأفكار الأخلاقية والسياسية والدينية التي كان من شأنها فيما بعد التأثير على المجتمع بأكمله ولا يزال صداها إلى يومنا هذا.

الكلمات المفتاحية: مدرسة، الصين، الفلسفة، أدباء، كونفوشيوس.

Mots clés: Ecole; Chine; Philosophie; Lettrés; Confucius.

Les transformations de la société chinoise ont été la cause d'une étonnante fermentation intellectuelle à partir du début du Vème siècle. Ecoles de pensée et théories politiques importent à la compréhension de l'histoire, car elles traduisent, à leur façon, les conflits de l'époque et, par l'effort de réflexion et d'approfondissement, par les prises de conscience qu'elles ont suscitées, elles ont agi à leur tour sur le développement historique.

Il n'est pas abusif de voir dans l'empire des Qin⁽¹⁾ la réalisation consciente et systématique d'une théorie de l'état définie à l'époque des Royaumes Combattants⁽²⁾. Et le conformisme moral institué sous les Han⁽³⁾ ne fait que reprendre dans un nouveau contexte-Celui d'un empire étatique- les traditions laissées par certains chefs d'écoles au cours des siècles qui précédèrent l'unification impériale. Le mouvement des idées confirme l'évolution que l'histoire a été amenée à reconnaître : chaque époque a des problèmes qui lui sont propres et,

(1) - Dynastie chinoise (221 av. J.-C. -206 av. J.-C.)

(2) - (Ve-III^e s. av. J.-C.)

(3) - Dynastie chinoise (206 av. J.-C. à 220 apr. J.-C.)



à l'inverse, il y aurait grand dommage à se passer des données si précieuses de l'histoire pour juger de la signification des thèses et des controverses. Confondre dans une vision vague et abstraite les trois siècles au cours desquels s'acheva la ruine des structures archaïques et qui virent le développement des clientèles, la naissance et l'établissement de l'état, l'avènement du soldat-paysan, l'apparition du marchand-entrepreneur et celle du fonctionnaire salarié, c'est se condamner à confondre également des formes de pensée qui n'ont de sens que dans leur cadre historique⁽¹⁾.

C'est dans le contexte d'une société à clientèles que doivent être replacées les premières écoles de pensée chinoises. Le développement des clientèles, nées au Vème siècle de la décomposition de la société archaïques, s'est trouvé favorisé dans tous les royaumes, entre le Vème siècle et la fondation de l'empire, par l'enrichissement du monde chinois.

Les nobles puissants, les grands ministres et les chefs de royaumes entretiennent une cour d'hommes d'armes, d'amuseurs, de bouffons, de musiciens, de spécialistes de l'escrime : en un mot, outre une milice personnelle, des gens habiles dans divers arts et techniques et, parmi eux, des disputeurs, des diplomates et des sages. Ceux-ci leur servent, à l'occasion, de conseillers et leur adressent des remontrances.

Ces maîtres de morale et de politique, s'ils sont célèbres, ont, à leur tour, leur propre clientèle formée le plus souvent par quelques dizaines de disciples qui le suivent partout.

De ce point de vue, le véritable disciple n'est pas celui qui parle mais celui qui agit, pour exercer un art de vivre au quotidien, ses actes, ses activités, ses réactions, ses combats, ses efforts, ses obligations, ses comportements, ses engagements, ses missions, sa démarche, demandent un genre de vie particulier.

Il arrive aussi que ces disciples se comptent par centaines et l'école, plus ou moins organisée, prend alors les allures d'une secte. Chefs d'écoles et de sectes vont de royaume en royaume, offrant leurs

(1) - Jacques Grenet, *La Chine Ancienne*, collection, *Les Envies du Savoir*, éd. PUF, 2005, Paris, pp.99-100.



services à la cour des princes ou dans les maisons des grands, se faisant entretenir par tous ceux qui sont à la recherche de sages d'exception. La coutume donne même naissance à une institution⁽¹⁾.

Traditionnellement, selon le classement des «*Mémoires Historiques*» de Sima Qian⁽²⁾, la philosophie chinoise se répartit en cinq écoles, et selon cet ordre :

1. L'école des Lettrés⁽³⁾
2. L'école de Mozi⁽⁴⁾
3. L'école des noms⁽⁵⁾
4. L'école des lois⁽⁶⁾
5. L'école du tao⁽⁷⁾

Par la suite, la philosophie chinoise n'en a pas connu ou inventé d'autres, même si le néo-taoïsme comme le néoconfucianisme sont plus et autre chose qu'une «*mise à jour*» de la doctrine ancienne. Il convient pourtant de remarquer la disparition sans héritiers de l'école de Mozi et de l'école des noms.

Quant à l'école des lois, elle fut toujours à l'horizon de toute pensée, d'où procéda-t-elle, qui affrontait le politique au sens strict et quasi technique du terme. D'une certaine façon, on pourrait prétendre que la philosophie chinoise, à partir d'un passé relativement pluraliste, s'est finalement résumée en une sorte d'affrontement complémentaire confucianisme-taoïsme que symbolisent les deux pôles de l'âme et de l'esprit chinois : l'ordre d'une part, la spontanéité de l'autre⁽⁸⁾.

Selon Agnès Chalier, la tradition philosophique chinoise est marquée comme n'importe quelle autre par des contradictions et des

(1) - Ibid., pp.100-101

(2) - (145-86 av. J.-C.) *Un des premiers historiens chinois.*

(3) - *L'école des Lettrés est une extension du Confucianisme.*

(4) - *Que l'on transcrit aussi par Moïsme ou Mohisme.*

(5) - *Habituellement désignée comme l'école des sophistes ou encore nominalisme.*

(6) - *Ecole des légistes.*

(7) - *Cette école représente le taoïsme.*

(8) - Vladimir Grigorieff, *Les Philosophies Orientales ; l'Inde et la Chine*, éd. Eyrolles, 2005, France, pp.179-180



antinomies. Cette diversité et ces conflits d'opinion ont des conséquences pour la société civile⁽¹⁾.

6. Peu d'hommes ont pesé aussi durablement sur toute une civilisation. L'acte fondateur de son influence paraît aujourd'hui très simple : il y a 2500 ans, Confucius inaugure la première école du monde ouverte à tous.
7. La Chine d'alors est un pays féodal. Seuls les fils des nobles ont droit à l'instruction. Confucius, lui-même issu de la noblesse, a reçu cette instruction, mais il pense qu'en matière d'éducation, il ne faut point de discrimination.
8. Aussi, après avoir été pendant une dizaine d'années un fonctionnaire modèle, il démissionne et ouvre une école privée dans laquelle est reçu quiconque sa présente toute première initiative, il a proposé son enseignement aux fils du peuple, chose inédite dans la société chinoise.
9. Confucius s'occupe de l'organisation même des classes de la société de son époque. Révolutionnaire avant l'heure en établissant que la seule noblesse qui vaille n'est pas celle du sang mais celle du cœur, il invente ce que, plus tard, on appelle en Occident l'humanisme et en Chine l'idéal Lettré. Car à ses yeux la noblesse du sang n'est qu'un privilège donné, reçu à la naissance, alors que la noblesse du cœur est un idéal que chacun est en mesure d'acquérir et de perfectionner constamment. Cette propension et ce désir constant de s'améliorer sans cesse au service des siens, des autres et de son pays⁽²⁾.
10. C'était un individu qui possédait pleinement, voir dépasse les facultés de la nature humaine, tant en ce qui concerne la connaissance que l'action. Il représentait l'idéal de la vie humaine la plus haute, l'excellence dans le savoir. Être humain c'est aimer les hommes; être sage, c'est les connaître. Tel est son principe.

(1) - Agnès Chalié, *Des Idées Critiques en Chine Ancienne*, collection, Ouverture Philosophique, éd. L'Harmattan, Paris, 1999, p.20

(2) - Cyrille Javary, *Le Premier des Professeurs*, Les Sages Chinoises, collection, Le Monde Des Religions, éd. Albin Michel, Paris, 2013, p.37.



Jiang Qing, dans son ouvrage intitulé : *Réflexions sur la Reconstruction de la Religion des Lettrés en Chine*, nous présente les principes majeurs de l'école des Lettrés⁽¹⁾.

C'est une école de pensée, qui existait à l'époque où les principes et valeurs des Lettrés ne servaient pas encore à la formation des fonctionnaires (n'était pas encore l'idéologie de l'état), c'est-à-dire à une époque où les principes et les valeurs de l'école des Lettrés n'avaient pas encore pris la forme d'institutions rituelles et culturelles pour ordonnancer les esprits, la société et la politique.

Les homologues de l'école des Lettrés étaient les autres courants de pensée, par exemple, avant les Han, le légisme, le moïsme (Selon Mozi), le taoïsme et, après 1911, les courants de pensée occidentaux du libéralisme, de la démocratie, du socialisme, etc. L'école des Lettrés était un terme employé aux époques de décadence de la culture historique chinoise, c'était la manière d'appeler ceux qui avaient été exilés loin du centre du pouvoir culturel chinois⁽²⁾.

D'autant plus sa représentation, Jiang Qing donne une appellation spécifique aux principes de l'école, il dit d'ailleurs : « *La religion des Lettrés* »⁽³⁾, car pour lui ce n'est pas seulement une école philosophique mais, raison de plus c'est une civilisation;

(1) - **11.** L'expression Lettrés est souvent rendue par Confucéens, confucianistes, termes employés en occident depuis la deuxième moitié du XIXème siècle ; cet usage a été validé par les chinois qui ont repris ce terme dans leurs ouvrages en langues étrangères. Le mot confucianisme rend plus difficile la distinction entre l'école, la doctrine (ou l'étude) et l'enseignement ou religion, en chinois, respectivement, rujia 儒家, ruxue 儒學, rujiao 儒教, d'où nos choix de traduction école des Lettrés, étude des Lettrés et religion des Lettrés.

12. Source: Jiang Qing, *Réflexions sur la Reconstruction de la Religion des Lettrés en Chine*, Le Coin des Penseurs, numéro 17, Mars 2013, Institut Ricci, Centre d'Etudes Chinoises, p.1

(2) - *Ibid.*, pp.1-2.

(3) - **13.** *L'histoire de la religion des Lettrés est plus longue que celle de l'École des Lettrés ; sous les Trois Dynasties des Xia, Shang et Zhou, elle existait déjà ; rigoureusement parlant, elle existait déjà du temps de Fuxi, parce qu'elle était une civilisation lorsque Fuxi, en traçant les hexagrammes (symbole constitué de trait yīn et de trait yáng), inaugure la civilisation chinoise. Indépendamment de cela, les expressions : «Le sage et le roi ne font qu'un », « La politique et la religion ne font qu'un », «Transmission de la loi et tradition politique ne font qu'un» sont les caractéristiques essentielles de la religion des Lettrés, ainsi que les buts qu'elle*

=



La philosophie des Lettrés reconnaît pour son chef Confucius et compte un grand nombre de spectateurs parmi lesquels il faut comprendre l'un des disciples Mencius⁽¹⁾ et ses élèves.

recherche ; au temps de Fuxi, ces caractéristiques étaient déjà là, et par conséquent, à cette époque, il y avait déjà la religion des Lettrés. A l'époque des Printemps et des Automnes, des royaumes combattants et des dynasties des Qin et des Han, la religion des Lettrés se retira loin du centre du pouvoir culturel chinois pour devenir l'école des Lettrés; mais, après que l'empereur Wudi des Han « eut reconnu seulement la méthode des Lettrés », l'école des Lettrés revint à la place centrale du pouvoir culturel chinois et elle devint religion des Lettrés, jusqu'à son effondrement en 1911 quand en raison de la destruction du système dynastique, elle perdit son rôle d' « école des fonctionnaires royaux » ; c'est pourquoi la religion des Lettrés se retira de sa position au centre du pouvoir culturel chinois et fut réduite à être l'école des Lettrés.

14. Ibid., p.2.

(1) - Mencius : L'homme est essentiellement bon de sa nature ; c'est pourquoi il se trouve capable de toutes les vertus, autrement dit, naturellement bon, il doit être honnête, sain, juste, pure, atteindre cet objectif est un défi de vie, pouvant être vertueux il ne doit rien négliger pour le devenir. Sa connaissance, ses expérimentations, ses réalisations, ses méthodes, ses savoirs, ses expériences, ses exercices, ses contacts, ses méthodes, ses savoir-faire pour l'accomplissement de ses devoirs, comme homme, et comme un bon citoyen dans sa cité, ou dans sa société. Son but est d'atteindre tous ses objectifs et réaliser tous ses rêves, s'il se connaît lui-même, et s'il connaît les autres ; il en remplira toute l'étendue s'il sait être humain et correcte. Rémi Mathieu met en évidence, qu'on s'accorde à reconnaître qu'on doit à Mencius (Meng Zi) un approfondissement de la théorie politique confucéenne du gouvernement par l'humanité du sage. Celui-ci est incité à anoblir son esprit par la culture, de façon à développer ses talents laissés en jachère. Sa finesse d'analyse est favorisée par le contexte polémique qui le pousse à contrer les doctrines concurrentes en précisant la sienne et celle de son Maître, ce que Confucius n'avait eu le temps ni surtout la volonté de faire. Dans sa théorie de la nature humaine, Meng Zi part nettement du ressenti du sujet souffrant (souffrant de la souffrance d'autrui) pour bâtir sa conception de la nature « conférée par le ciel » qui pousse d'abord et spontanément l'homme, grâce à ses émotions compassionnelles, vers les autres, ses semblables. C'est ainsi que ce qu'il ressent détermine ce qu'il élabore intellectuellement. Cette affirmation du don de bonté conféré à l'homme et de l'aptitude qu'il a à orienter ses sentiments vers le vrai bien fait de Meng Zi un optimiste et un volontariste qui amène le confucianisme à progresser vers un positivisme que Confucius n'avait qu'entre vu ou peut-être même qu'espéré.

Source : Rémi Mathieu, **Confucius**, éd. Médicis-Entrelacs, 2006, Paris, p.160

Mencius n'est pas un disciple servile de Confucius ; il a soin de tenir compte de la différence que les temps ont opérée dans les conditions sociales. Il tient un langage singulièrement hardi vis-à-vis des grands.

=



La parole de Confucius sonne si étonnamment juste à nos oreilles, c'est sans doute car, par certains côtés, les mutations qui déracinent notre époque. Car, aujourd'hui, comme jadis en Chine, la généralisation d'inventions technologiques brouille tous les repères politiques et sociaux.

Au VIème siècle avant notre ère, le monde change avec la découverte du fer duquel on tire des charrues puissantes et des épées mordantes. Décuplant les rendements agricoles, les premières provoquent une importante croissance démographique, changeant la manière de faire la guerre.

Les secondes transforment les anciens affrontements nobiliaires en dentelle en affrontements violents au cours desquels l'infanterie, par son nombre et son armement voit décider du sort des batailles. On en voit l'aboutissement avec l'imposant déploiement de force présenté par l'armée spectrale des guerriers en terre cuite qui gardent le tombeau du premier empereur Qin. Sur le plan civil, l'augmentation démographique exige de nouvelles formes de gestion. La féodalité de naguère ne suffit plus et une nouvelle classe émerge, celle des Lettrés

Source : Henri Cordier, *Histoire Générale de la Chine I, Depuis les Temps les Plus Anciens jusqu'à la Chute de la Dynastie T'ang (907 après J.-C.)*, Librairie Paul Geuthner, 1920, Paris, p.180

Sur le plan politique, il accordait une certaine importance à l'économie politique, un aspect que Confucius avait trop négligé. Ainsi pour Mencius, il fallait aussi s'intéresser au peuple et à ses besoins. Face à la décadence de l'empire des Zhou, qui ne faisait que s'aggraver, Mencius essaya de définir ce qui serait une économie raisonnable. A cet égard, il ressuscita le système de partage des terres. On pourrait même dire qu'il a rationalisé la tradition confucéenne. Il est également important de signaler que sa pensée est très proche de celle des penseurs du XVIIIème siècle français. : Il croyait comme Rousseau à la bonté originelle de l'homme. Il est bien connu que la Chine a exercé une influence sur cette époque de la vie française.

Source : Molina Ana Cristina et Premand Patrick, *Le Confucianisme, Fondement Culturel du Repli de la Chine sur Elle-même ?*, HEC Lausanne, 2001, p.4

La philosophie confucéenne va faire l'objet d'approfondissements, d'abord par l'intermédiaire de Mencius, principal disciple de Confucius. Alors que Confucius avait surtout insisté sur la justice et les vertus de l'homme, Mencius se concentre sur les systèmes d'économie politique et tente de déterminer ce que serait une économie raisonnable. Les pensées de Mencius auront des répercussions importantes non seulement en Chine, mais aussi en Occident où elles arrivent par l'intermédiaire des jésuites.



dont la seule noblesse est d'être digne du service de l'état. Ce sont eux que Confucius forme dans son école de Qufu (ville en Chine) ⁽¹⁾.

Si le nom de Confucius ⁽²⁾ évoque un phénomène culturel se confondant avec le destin de la civilisation chinoise, il appartient aussi à la culture universelle. Comme le note Pierre Ryckmans : « *Sans cette clé fondamentale, on ne saurait avoir accès à la civilisation chinoise. Et qui ignorerait cette civilisation ne pourrait jamais atteindre qu'une intelligence bien partielle de l'expérience humaine* ».

Il n'est pas indifférent de constater que Confucius (le personnage historique qui a marqué le plus la civilisation chinoise. Considéré comme le premier éducateur de la Chine son enseignement a donné naissance au «confucianisme». Il est généralement appelé ; Kong ziou Kong Fuzi par les chinois, ce qui signifie « Maître Kong » et qui a été

(1) - Cyrille Javary, **Le Premier des Professeurs**, op. cit., pp.38-39.

(2) - D'après les *Mémoires historiques* de Sima Tan et Sima Qian (Ier siècle av. J.-C.), la famille de Confucius descend de l'antique dynastie impériale Shang (vers 1765-vers 1066 av. J.-C.). L'arrière-grand-père de Confucius, fuyant la guerre civile, s'établit dans le paisible royaume de Lu ; le père de Confucius, un lettré qui pratiquait les arts martiaux, y fut conseiller royal. Son épouse mit au monde neuf filles – mais pas de garçon. C'est Yan, la deuxième concubine, qui donna naissance à Confucius, ce fils tant attendu. Elle l'appela Qiu, du nom de la montagne où elle était allée prier avant de tomber enceinte. À la naissance de Confucius, son père avait déjà soixante-dix ans. Il mourut trois ans plus tard, laissant son fils dans la pauvreté et sans statut social. Pourtant, grandissant dans la culture et le raffinement du royaume de Lu, Confucius étudia les trois cents chapitres des codes rituels et les trois mille compositions musicales de la dynastie Zhou. Ce terreau intellectuel et culturel jouera un rôle majeur dans la pensée confucéenne, qui prêche en effet l'ordre, l'harmonie, la modestie, la compassion... Ainsi, tel le royaume de Lu qui avait trouvé sa survie en temps de guerre en prônant la paix, Confucius va diffuser dans un monde divisé le message de l'harmonie. Au royaume de Lu, Confucius est un lettré érudit reconnu. Mais la guerre civile qui éclate entre les ministres et le roi le force à quitter son pays et à s'enfuir. Partout où il se rend, il est accueilli avec enthousiasme, vénéré avec honneur, mais tenu écarté du pouvoir. Les ministres voient en Confucius un ennemi potentiel qui vient leur disputer la faveur royale. Partout, ils complotent pour le calomnier, le chasser, l'assassiner. Encore et toujours, Confucius doit courir, fuir. À soixante-huit ans, il retourne dans son pays natal, où il n'arrive toujours pas à imposer ses idées morales et politiques. À la suite d'une maladie, il meurt âgé de soixante-treize ans, sans savoir qu'il est l'homme qui marquera l'histoire de la Chine et qui dictera, pour les deux mille ans à venir, la pensée et les actes des Chinois.

Source : Yu Dan, **Le Bonheur selon Confucius**, éd. Belfond, Paris, 2009, pp.8-9



latinisé en "Confucius" par les Jésuites) fut le contemporain, ou peu s'en faut, des grands sages de l'humanité dans l'Inde, Zoroastre en Perse, Socrate en Grèce, et que, comme eux, il définit des valeurs nouvelles centrées autour de l'homme.

De ce personnage qui fut à la source d'une « religion de la culture humaine » ou d'une « doctrine humaniste de la sainteté », pour reprendre deux expressions de Léon Vandermeesch, et qui que lui emprunter ses thèses ou les combattre, nous ne savons pas grand-chose. Il ne nous laissa ni traité ni écrit ; sa pensée tout entière tient dans son enseignement⁽¹⁾.

C'est également le cas pour Bouddha, dont l'enseignement n'est connu qu'à travers des paroles qui lui ont été attribuées par ses disciples⁽²⁾.

Yu Dan, nous fait un point sur l'histoire : « Pendant la période dite des « Printemps et Automnes », le pays fut morcelé en plusieurs centaines de petits états vassaux, parmi lesquels les royaumes de Qi, Song, Jin, Qin, Chu, qui cherchèrent chacun à affirmer leur suprématie. Parmi ces innombrables satellites figurait le royaume de Lu, un pays modeste pris comme dans un étau entre les provinces belliqueuses de Qi et de Song. Au lieu de s'appuyer sur une armée redoutable comme le faisaient ses voisins, il développa la culture et les arts. Au lieu d'adorer les stratèges, les chars et les bannières, le royaume de Lu cultiva les lettres, les rites et la musique. Si la démocratie fut une idée chère aux grecs anciens, les rites et la musique servirent de socle à l'antique dynastie Zhou (vers 1025-221 avant J.-C.) et au royaume de Lu. Pour les chinois anciens, la pratique des rites et de la musique revêtait une portée morale, éthique et politique, et recouvrait un vaste ensemble de notions qui englobaient aussi bien le culte des ancêtres, la vénération des Dieux, la piété filiale, le respect de ses semblables, les bonnes manières et la façon de s'habiller ou de s'exprimer que le déroulement du mariage et des funérailles, ou même le déploiement de l'armée. Avec Confucius et

(1) - Christine Barbier-Kontler, **Sagesses et Religions en Chine de Confucius à Dengxiao Ping**, collection, Religions en Dialogue, éd. Bayard/Centurion, Paris, 1996, p.65.

(2) - Guy Rachett, **Les Fleurs de la Pensée Chinoises**, éd. Presses du Chatelet, Paris, 2007, p.12.



le confucianisme, ces notions allaient servir de références aux lois impériales»⁽¹⁾.

D'où vient donc la connaissance du bien et de la vertu ?

D'après Nicolas Treiber, selon Confucius, si l'homme est bon à priori il nous reste un sacré travail pour retrouver, excaver et polir en nous cette nature humaine tournée vers le bien. Car ce don nous échappe, ou du moins échappe à la plupart d'entre nous.

En effet, nous n'agissons pas toujours pour le bien. Parfois même nous l'oublions, or oublier ce qu'il est, c'est s'oublier soi-même. Avis aux intempérants qui ne parviennent pas à se maintenir dans la voie du bien, aux hésitants qui ne discernent pas clairement en eux-mêmes la source de la vérité ! Non contents d'être dans l'erreur, ils nient ce pourquoi ils sont faits.

Car ce savoir-là est résolument tourné vers l'action : il exige en même temps qu'il en donne l'impulsion. On peut considérer cette connaissance comme une véritable renaissance. Théoriquement, l'enseignement de Confucius plonge directement à la racine humaine. Sa dimension introspective rappelle la maïeutique de Socrate, cet accouchement des âmes consistant à retrouver en soi les vérités que l'on possède naturellement.

Il signale que la mission que Confucius assigne à l'homme est de connaître la nature et la raison d'être de ce qu'il a sous les yeux, lui y compris. Le moteur de la connaissance est ainsi intimement lié à la nature humaine, car il lui est strictement proportionné.

Connaître⁽²⁾, chez Confucius, c'est avant tout se connaître soi-même. (...) La connaissance chez Confucius est perfectionnement : il

(1) - Yu Dan, **Le Bonheur selon Confucius**, op. cit., pp.7-8.

(2) - «La connaissance des choses n'est pas innée en moi ; mais j'aime l'Antiquité, et je m'applique à l'étude avec ardeur». Confucius dit : «Je n'ai pas la science infuse. J'aime l'Antiquité et j'ai la passion de m'informer».

Source : Confucius, **Les Entretiens**, traduit du chinois par Pierre Ryckmans, collection, Connaissance de l'Orient, éd. Gallimard, 1987, p.41

Le programme confucéen vise, par un examen scrupuleux, à découvrir la véritable nature des choses, c'est-à-dire les principes innés dans l'âme et leur application. L'objectif de l'homme, qui est d'agir pour le bien, n'est pas gagné d'avance. Au contraire, sa relation au monde extérieur l'égare. On ressent, par exemple, toujours plus de compassion pour les êtres qui nous sont proches. Or cette proximité même

=



s'agit de plonger toujours plus au cœur des choses pour trouver leurs raisons dernières⁽¹⁾. Il n'aimait pas beaucoup les chamanes⁽²⁾, il les trouvait un peu échevelés, mais il aimait les livres. C'était un homme très cultivé et très versé dans les classiques⁽³⁾.

Les confucéens et Confucius, ont établi une liste des obligations morales :

nous trompe, puisque la compassion devrait en soi s'exercer à l'égard de tous. Pour l'étudiant, il s'agit donc de scruter la nature des choses et de perfectionner ses connaissances. Le disciple de la sagesse doit chercher en lui-même et trouver par lui-même ses vérités. Cette voie consiste à observer la loi naturelle que le ciel a mise dans le cœur de l'homme. Elle fonde la règle de nos actions et exige une vigilance de tous les instants. (...) Le perfectionnement des vertus suppose au préalable une condition essentielle : la bienveillance.

Source : Nicolas Treiber, *La Philosophie De Confucius*, éd. ESI, Paris, 2012, pp.32-33

La voie confucéenne est essentiellement un idéal moral et culturel. En cela, elle se distingue de la voie taoïste, au caractère métaphysique et mystique fortement marqué.

Source : Jacques Sancer, *Confucius*, éd. Cerf Histoire, Paris, 2009, p.414

On comprend que la connaissance du bien et de la vertu provient de l'observation de soi, du cours des choses et des états d'âme des hommes. C'est dans le rapport aux autres que l'individu éprouve sa vertu. Sa pensée repose sur une introspection qui se développe du proche au lointain avec un souci permanent de rigueur et de bienveillance.

Source : Nicolas Treiber, *La Philosophie De Confucius*, op. cit., p.35

(1) - Ibid., pp.31-32.

(2) - Le chaman est l'être humain qui relie ce monde à celui des Dieux et des esprits. Le chamanisme désigne un système de représentations et de pratiques dont l'agent est souvent, mais pas nécessairement, le personnage appelé chamane. Il n'y a pas de chamanisme « pur ». Mais le chamanisme se rencontre à l'état de système central chez des peuples qui partagent les traits suivants : forte tradition de chasse, faible démographie, organisation égalitaire et absence de pouvoir central. Il est fondé sur une conception animiste du monde qui attribue à des entités naturelles une forme de subjectivité, ce qui permet d'établir des relations avec elles – notamment de s'accorder avec les esprits des espèces gibier pour pouvoir chasser. Il survit à la disparition de l'activité de chasse sous forme de pratiques fragmentées et modifiées visant à obtenir des biens qui, comme le gibier, ne peuvent être « produits » (pluie, fécondité, succès, chance...). Par convention, ce type de système sera dit ici « religieux » bien qu'il ne possède pas les critères d'une religion.

Source : Roberte Hamayon, *Le Chamanisme, Fondement et Pratiques d'une Forme Religieuse d'Hier et d'Aujourd'hui*, éd. Eyrolles, Paris, 2015, pp.9-10.

(3) - Cyrille Javary, *Le Yi Jing*, Les Editions du Cerf, Paris, 2014, p.54.



- Ren (humanité parfaite)
- Yi (équité)
- Li (étiquette, rite)
- Tche (perspicacité, intelligence)
- Sin (loyauté, fidélité à la parole donnée)⁽¹⁾.

Confucius a accompli la synthèse de l'héritage culturel des trois dynasties de la Chine pré impériale, les Shang et les Zhou, autrement dit depuis la haute antiquité jusqu'à son époque, les « *Printemps-Automnes* ».

Il a su porter cette synthèse à un niveau philosophique, c'est à lui que l'on doit cette première grande contribution. Cette synthèse culturelle et cette avancée en philosophie ont ensuite donné naissance à l'école philosophique confucéenne qui est devenue le principal courant intellectuel en Chine et a exercé une influence sur l'ensemble de la culture chinoise depuis près de vingt-cinq siècles⁽²⁾.

Confucius n'avait jamais songé à être un philosophe ; il se croyait un homme d'action, un administrateur et politicien capable de ramener le monde dans la véritable voie ; son rêve n'était pas d'écrire ses idées, mais de les réaliser par le gouvernement d'une principauté qu'un souverain lui aurait confiée⁽³⁾.

A côté d'une grande rigueur sur les principes, le confucianisme s'est toujours accommodé d'une certaine souplesse dans la pratique. Ce sont donc les belles vertus d'humanité et d'équité que Mencius voulait enseigner aux princes, cherchant à les rendre plus sensibles au sort de leurs peuples. Mais, il alla plus loin et proposa une organisation rationnelle des familles paysannes et une répartition des terres qui devait apparaître sinon révolutionnaire, du moins novatrice, car elle impliquait que les paysans ne seraient plus de simple serfs. Sous une apparence utopique, ce plan n'était probablement qu'un

(1) - Pierre Do-Dinh, *Confucius et l'Humanisme Chinois*, éd. Du Seuil, 2003, p.89.

(2) - Chen Lai, *Zhu Xi (1130-1200) sa Place dans l'Histoire*, Institut Ricci, Centre d'Etudes Chinoise, Le Coin des Penseurs, numéro 3, décembre 2011, p.2.

(3) - Henri Maspero, *La Chine Antique*, Les Presses Universitaires de France, 2^{ème} édition, Paris, 1965, p.286.



projet d'humanisation d'un système foncier préexistant : ce qui nous intéresse ici, c'est que l'idéalisme de Mencius n'excluait pas le sens des réalités. Il jugeait vain et injuste qu'un prince exigeât de ses sujets une conduite morale tant que leurs conditions de vie matérielle n'étaient pas satisfaisantes⁽¹⁾.

Ce qui caractérise le confucianisme, c'est qu'il est plus qu'une religion de la transcendance, il est en quelques sortes une religion de la société dans son existence, à vrai dire, un mode de vie parfait.

A la différence du bouddhisme, attaché à la vision d'un au-delà de l'existence mondaine et, donc peu touché dans son essence par la transformation qu'a subi le monde.

Le confucianisme par contre attaché à la société comme telle, n'a pas idéologiquement survécu aux grandes ruptures politiques qui ont marqué la modernisation de l'Asie.

Le confucianisme, ne s'est pas construit en un jour, ni même en un siècle⁽²⁾. L'homme devait devenir théoriquement et pratiquement le maître du monde et le maître de sa vie. Créer et imposer⁽³⁾.

L'ordre des rapports humains se manifeste dans la notion de piété filiale, la conformité des actes avec le principe universel de la vie. Pour renforcer la monade familiale, base de sa politique, Confucius a prêché sans cesse et a exagéré à outrance les devoirs de la piété filiale. Il éleva l'exercice de cette piété au niveau du culte officiel du ciel, et pensa qu'elle devait suffire au peuple comme religion : «*Servir ses parents comme le ciel, voilà la loi de la piété filiale, dit Confucius*»⁽⁴⁾.

(1) - Max Kaltenmark, *La Philosophie Chinoise*, éd. Presses Universitaires de France, Vendôme, 1994, pp.18-19

(2) - Anne Cheng, *Etude sur le Confucianisme Han : L'Elaboration d'une Tradition Exégétique sur les Classiques*, Collège de France et Institut des Hautes Etudes Chinoises, Paris, 1985, p.8.

(3) - Leo Strauss, *La Philosophie et la Loi*, traduit par Olivier Sedeyn Klesis, Revue Philosophique, 2011, p.23.

(4) - Léon Wieger S.J, (2007), *Histoire des Croyances Religieuses et des Opinions Philosophiques en Chine ; depuis l'Origine jusqu'à Nos Jours ; Première et Deuxième Périodes : jusqu'en 65 après J.C.*, collection, Les Classiques des Sciences Sociales, 2007, Québec, pp.149-150.



«L'honnête homme enseigne la piété filiale, sans pour cela aller de famille en famille chaque jour pour les voir. Il enseigne la piété filiale en respectant, du monde sous le ciel, tous les pères. Il enseigne les devoirs dus aux frères aînés en respectant, du monde sous le ciel, tous les frères aînés. Il enseigne les devoirs dus par les sujets en respectant, du monde sous le ciel, tous les seigneurs»⁽¹⁾.

On trouve donc, la piété filiale partout. Dans les rapports entre pères et fils, entre frères et frères, entre supérieurs avec leurs inférieurs, entre toute la nation avec le Ciel.

Alors que Confucius vient de lancer, en quelques formules brèves, un formidable pari sur l'homme, une nouvelle ère s'ouvre avec le premier défi jeté à son enseignement par Mozi⁽²⁾.

Invisible et diffus, mais ancré dans le cœur des chinois, l'apport de Confucius est extraordinairement actuel. L'acharnement avec lequel il a été attaqué par les Gardes Rouges pendant la Révolution Culturelle (1966) montre bien à quel point les idées qu'il représentait étaient toujours vivaces.

Les vertus cultivées par l'éthique confucéenne : la loyauté, la solidarité, le sens des responsabilités, le goût de l'entreprise, le partage des informations, la préférence pour le travail en réseau, se relèvent particulièrement efficaces et performantes dans le monde actuel et sont aujourd'hui plus que jamais à l'honneur en Chine⁽³⁾.

(1) - Confucius, **Le Livre de la Piété Filiale**, traduit du chinois et présenté par Roger Pinto, éd. Du Seuil, janvier 1998, Paris, p.45.

(2) - Anne Cheng, **Histoire de la Pensée Chinoise**, éd. Du Seuil, France, 1997, p.94.

(3) - Cyrille Javary, **Le Premier des Professeurs**, op. cit., p.40.

